

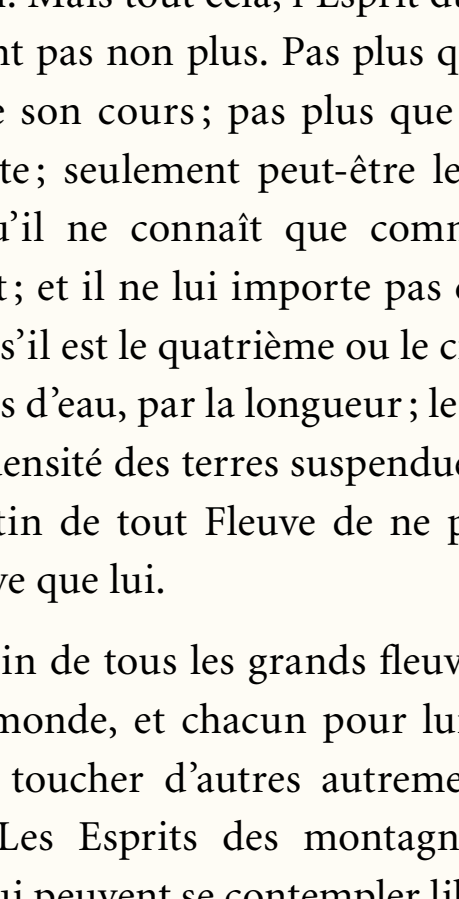
Un grand fleuve



Vertiges

JEAN PIERRE COLLETTI ÉDITEUR

Alain Théroux, *Photographie sans titre*. Tous droits réservés © 2016.



Louis Talbot (1853–?), *Portrait de Victor Segalen* (à Nouméa, en 1904).

J'IGNORE D'OÙ IL COULE EXACTEMENT.

Lui-même ne le sait pas et moins encore le Génie qui le

pénètre, l'âme et marque tout ses ressauts. C'est

que l'esprit du Fleuve, – dont l'existence après ceci

ne fera plus de doute, j'espère, – n'habite et n'existe

que là où le Grand Fleuve a pris toute sa conscience,

et affirmé toute sa liquide et successive personnalité.

Et c'est pourquoi, ayant dessiné seulement d'honorer

par ceci le Génie du Fleuve, je ne m'attarderai pas à

décider, si là-bas, en plein cœur du Tibet, c'est *cette*

veine d'eau ou bien celle-ci, toute semblable, qui

est vraiment son origine. Comme chez un informé

nourrisson, tous les torrents, là-bas, renferment

toutes les possibilités : cent *li* de plus, à l'est ou à

l'ouest, et ce ruisseau va devenir peut-être le triste et

baveux Houang-ho, à demi bu par les boues du nord,

ou bien le Mékong ou la Salouen, s'ouvrant à

des milliers de jours sous les tropiques, ou bien,

par la plus glorieuse des fortunes, le Grand Fleuve

lui-même, le Yang-tse-Kiang, trouant de ses arcs

volontaires l'immense empire rond comme une

orange et savoureux comme ce fruit près de la

putréfaction. Mais tout cela, l'Esprit du Fleuve ne le

sait vraiment pas non plus. Pas plus que le nombre

de lieues de son cours ; pas plus que la superficie

de sa cuvette ; seulement peut-être le nombre des

affluents qu'il ne connaît que comme une lutte

d'un instant ; et il ne lui importe pas de savoir très

exactement s'il est le quatrième ou le cinquième

grands cours d'eau, par la longueur ; le second peut-

être par la densité des terres suspendues... Car il est

dans le destin de tout Fleuve de ne pas connaître

d'autre fleuve que lui.

C'est le destin de tous les grands fleuves que d'être

unique au monde, et chacun pour lui sans jamais

pouvoir en toucher d'autres autrement que pour

l'absorber. Les Esprits des montagnes sont plus

fraternels qui peuvent se contempler librement d'un

sommet à un autre, ou bien se joindre à travers des

veines sous la terre. Le Fleuve, même si proche, ignore

ses congénères. Il ne se sépare de l'immense

nappe souterraine que pour couler aussitôt une âpre

vie singulière, isolée par des barrières que jamais

son Génie ne surmontera, et de là, on sait vers quel

néant marin il se dissout... Que les routes soient

parallèles ou non, que les eaux aient la mer vertue,

les deux cours se poursuivent comme s'ils existaient

seuls dans des orbes différents du ciel... Même ses

affluents, il ne les reçoit et les connaît que pour

les absorber tout aussitôt en lui-même, avec des

luttés et parfois de violents remous. Tout fleuve est

forcément unique et incomparable. Belle vie, âpre et

orgueilleuse, sans connexions que le long fil de son

cours.

Cela, le Génie du Fleuve le devine obscurément et

puissamment. Et ce Génie n'existe qu'au moment où

rassemblé, le Fleuve a affirmé sa puissance même ;

au moment où il existe avec volonté, là même, et

non point ailleurs, au moment où il est à son

maximum, lui, le Grand Fleuve. C'est alors qu'il

possède sa vie, ses tumultes, ses crues et ses maigres,

ses colères, ses repentirs, un étiage bondissant, des

marées que mènent les astres, et d'autres, insolites,

que ne mènent point le soleil et la lune ; ses remous,

ses sauts, ses divagations, et aussi les parasites de sa

peau vive : les jonques de charge et les jonques de

fêtes ; la vermine de ses rives : les coolies de halage,

leurs femmes, leurs villages adventices. C'est à ce

moment-là aussi qu'il va dans les pires obstacles et

avec le plus de vigueur. C'est à ce moment que sa

personnalité éclate, moment choisi dans sa vie. C'est

là que s'enferme son Génie comme dans un homme

au plus fort de lui.

* * *

C'est le moment des Rapides et des Gorges. Depuis

longtemps renforcé du Kia-ling, puis du fleuve de

Fou, abondant, solide, aux prises avec toutes les

ruesses de la montagne, solidement orienté et conscient

de son cours (il veut aller vers l'est ; il a enfin décidé

une bonne fois de s'aller jeter dans la mer orientale

et non point dans le golfe de l'Annam tributaire), il

va rouler de seuils en seuils, descendre des marches,

se livrer à des couloirs pleins de heurts... tout cela,

de Tchong-King à Yi-tch'ang, au plein cœur du

Seutch'ouan, centre et règne des dix-huit provinces

et du pays de Bod, au centre de l'orange qu'il perce.

C'est le moment de sa grande maturité, de sa pleine

violence : le Défilé des Rapides et des Gorges.

* * *

Dès avant le promontoire de Tchongking ; placé là

pour marquer son départ dans cette vie nouvelle

il possède déjà sa belle couleur savoureuse. Il a

rodé tant de berges, il a léché tant d'argiles rouges,

ocres, grises ou bleutées que, mélangeant toutes

ces poussières, ses eaux en ont pris un miroitement

particulier. Point de transparence imbécile, point de

naïveté comme dans les yeux des sources ; mais cette

opalescence irisée, changeante ; rien de vitreux ni de

froid... La communion longue des rives et de l'eau

a produit ce cours onctueux où des yeux indiscrets

s'arrêteraient et qui ne laisse rien voir de ces abîmes,

que les reflets changeants, rouille et bleu, selon que

la couleur est celle du corps liquide ou bien du reflet

du ciel faisant miroir sur son opacité.

C'est là tout au fond qu'allongeant son corps

insaisissable le Génie veille d'une incompréhensible

existence, c'est là, sous les boues merveilleuses, et

chaque estome, chaque parcelle, choqué aux autres

est une, parce que le fleuve se soulève et se

continue. Les parcelles métalliques lentement

rouillées se dissolvent peu à peu dans l'onde vivante,

lui communiquant leur saveur et perdant leur

spécificité... Et parfois, du creux du lit, monte tout

d'un coup une bouffée de ressauts à demi oubliés

et qu'un de ces mouvements d'eau insolites a tout

d'un coup fait affleurer verticalement à sa surface.

Le Fleuve se souvient : cela est venu du Yunnan

odorant ; ou bien, sans précision, c'est l'apport

oublié d'un des confluent, et le Fleuve s'inquiète

de ce ressaut et de ce goût qui ne vient pas de lui.

Le Génie du Fleuve tressaille comme à l'approche

d'une chose menaçante par son inconnu.

Le promontoire de Tchong-King est un départ dans

la vie adulte, – la vie ardente et puissante du Fleuve.

C'est à Tchong-King que se marquent d'un ressaut

ses énormes épaules. C'est là que, tout d'un coup,

vient se ruer le fleuve Kia-ling. D'abord, un éperon

les sépare ; ils allaient s'unir quand brusquement la

montagne s'est interposée, et voici un double ressaut.

Les deux ennemis ont divergé brusquement, puis

reviennent l'un sur l'autre. Mais tout est divergent,

tout est différent entre eux : teneur des eaux, et leur

volume, et l'étiage et le niveau (l'un peut être en

pleine crue d'été sans que l'autre ait donné signe

encore). Et de ce discord naissent parfois de terribles

remous. S'ils sont égaux et lents, tout est plat. Mais,

que le Kia-ling gonfle tout d'un coup, et voici que

sa rive droite à la gauche se forment avec la régularité

d'une lente respiration des tourbillons coniques.

L'eau, là-dedans, tourne en rond comme dans un

cirque, avec un rappel au centre, une spirale mourant

au milieu d'un effet implacable. C'est une bouche

mouvante du fleuve, une bouche mobile, suceuse,

pleine d'eau violente et agglutinée, d'une eau qui

happe et qui ne lâche plus. Qu'une proie vivante,

de la vie humaine, qui est temporaire et d'un règne

différent du règne fluvial (minéral, végétal, animal)

viennent à toucher au bord, et tout aussitôt elle est

destinée aux profondeurs. Le Fleuve, la Cascade,

l'Eau, fluide, indifférent, qui pénètre tout, a obtenu cette

vie fluide indéfinie, toujours en mouvement,

toujours renouvelée, toujours semblable à elle-

même.

Comme l'eau circulaire, elle va faire aussitôt le

manège. Le parasite humain sent fort bien le

danger. On le voit battre précipitamment de toutes

les pattes de sa jonque, de tout l'effort de ses huit

petits hommes, tantôt avant, tantôt arrière, mais

avançant quand il veut reculer et dérivant quand

il veut avancer, toujours implacablement tournant

en rond. Puis il tend vers le milieu, descendant à

mesure, car la bouche bien formée est creuse, creuse

au-dessous du niveau des eaux d'hiver. Et puis la

jonque, au beau milieu, tourne follement sur elle-

même. Sa tête est prise, elle plonge, les fesses en

l'air, aspirée, coincée, tenue, bu tout entier par le

Fleuve. Aussitôt, la grande bouche est plane, fermée

aux autres proies qui peuvent s'y mouvoir à l'aise,

et qui, l'on ne sait pourquoi, viennent s'y précipiter

aussitôt, attendant peut-être dans leur folie le même

sort, peut-être enivrant pour les hommes à la vie

temporelle, au corps limité, concrétisé. Parfois, le

Fleuve leur crache au visage des débris du festin. Car

tous ne sont point assimilables à sa chair fluide, et

d'autres, trop légers, s'en vont en scories...

Ayant lutté contre le Kia-ling, et vaincu puisqu'il

l'emmène aussitôt dans sa propre route, le Fleuve,

volumineux, se gonfle encore, mais sur l'autre rive

de la rivière de Fou-tcheou. D'où vient-elle... Ce

sont des eaux claires et de bon goût. Mêlées à la vie

du grand fleuve elles apportent un renouveau de

vie jeune et un peu frétilleuse. Il y a de la naïveté

dans leurs bondissements. Mais quelles singulières

jonques elles portent ou laissent traîner sur le

sable... Le grand Fleuve qui n'a point affaire à ces

gens bicornus est déjà passé, et désormais, bien

équilibré d'eau, court à la première des gorges et au

premier des rapides. Et c'est tout. Le Fleuve est lui-

même, complet, en possession de toute sa masse qui

se précipite dans le sentier de rochers.

Jusqu'ici, l'ossature apparente est souple : dénonçant

l'ossature profonde. Ce sont des sauts énormes

assez doux, rejoignant par-dessous les eaux un lit

qui contient sans secouer. Les eaux coulent, mais

telle est la puissance de la masse que rien ici ne se

passé comme dans l'eau courante. Et d'abord, il y

a vraiment ici une peau sur le fleuve ; une peau du

fleuve.

Est-ce pour en percevoir les frémissements que ces

insectes aquatiques, les sampaniers du fleuve, lancent

à tous moments leurs petites coques à trois planches

terminées par une très longue pale d'aviron ?

C'est un excellent appareil de tact et de toucher

sans doute. Grâce à cette antenne postérieure, les

moindres changements, que l'œil n'aperçoit que

longtemps ensuite, dans la consistance, la texture,

le désir ou l'apaisement de l'eau, ils le sentent au

même instant, et, suivant l'heure, réagissent par un

coup d'aviron d'arrière (qu'ils appellent le Sao) ou

par un précipitément de leurs pattes antérieures.

Mais la peau du fleuve a bien d'autres sensations :

elle se plisse en dedans, se ride ou se dilate ; elle

s'étire, se colle et devient visqueuse, ou bien tout

d'un coup, file fluidiquement droit devant elle. Le

vent montant la gêne, et l'énergie, qui lui passe à

reculons sur l'épiderme ; alors elle crépite, fait des

vagues (tout comme la mer et ses grossiers et simples

mouvements), des vagues qui déferlent et crachent

à la figure de la brise. Mais ces mouvements sont

étrangers, importuns à la vie fluviale. Ils ne dépassent

point l'épiderme. Ce sont des excitants grossiers.

Par-dessous cette peau mouvante, quelle étonnante

vie de remous : mouvements d'eau parfaitement

ignorés ailleurs. Il n'y a plus ces grosses fantaisies

terribles qui pompent droit une jonque de quatre-

vingts tonnes, mais tout un jeu de tourbillons

discrets incessants : ces êtres spirales qui naissent

tout d'un coup du frottement de deux volumes

à vitesses différentes, s'organisent, tournoient

vivement, se déplacent avec une majesté comique

et, s'ils le peuvent, happent au passage, dominent

et absorbent un autre tourbillon. Cela fait une

création incessante et une destruction, ou plutôt

cela illustre l'enchaînement des causalités infinies :

« De l'ignorance... N'est pas, ô Maître... » Le Fleuve

se souvient qu'il descend du haut pays de Bod dont

les écrits gardent encore les textes purs de la Loi et

de la Connaissance.

À côté de ces tourbillons, d'autres mouvements sont

grossiers et un peu ridicules. Ce sont d'énormes

lentilles, de grosses méduses liquides qui tout d'un

coup soulèvent la surface, montrent un instant leur

dôme rond, lisse, huileux, et se mettent à couler

sur les bords, à se répandre sur elles-mêmes dans

un friselis circulaire. Ce sont les coups d'un front

obtus, des coups de bélier d'eau. Plus violentes,

elles crévent parfois ; et les hommes-sampaniers

les appellent avec mépris « pétards d'eau » et s'en

sauvent ou les évitent, car elles assèment de terribles

coups verticaux.

Ils ignorent que le Fleuve, sur le fond, ne serpente

pas, mais galope comme un dragon marin : ce sont

les secousses de son amble ; ce sont les élans sur

plans inclinés, les bulles liquides de ses élans et de

ses à-coups.

Du fait du lit de collines, du fait de la route même,